

ŒUVRES COMPLETES DE ROSE GUIGNARD
NO 2

SOUVENIRS D'ENFANCE
Vers 1943

Récit



EDITIONS LE PELERIN
2011

Introduction

Souvenirs d'enfance, de Rose Guignard, porte en réalité le titre, sur le cahier original, de « Le Petit Pays ».

Ce texte fait suite, en quelque sorte à Neiges d'antan, le no 1 des œuvres complètes, qui fut par ailleurs le seul texte publié de Rose Guignard, en 1941.

Si Neiges d'antan conte la vie d'Amélie Audemars, mère de Rose Guignard, ici notre auteur se penche sur ses propres souvenirs, ceux qu'elle garda de sa vie toute entière passée dans leur petite maison sise sur les hauts de Derrière-la-Côte.

Rose Guignard, avec Neiges d'antan, son premier ouvrage, avait pris goût à l'écriture. Désormais elle déposera autant sa prose que sa poésie dans un certain nombre de petits cahiers en possession aujourd'hui des membres de la famille. On ignore où ils se trouvent, si même ils existent encore.

Nous avons eu en son temps eu la possibilité de les photocopier, ceux-ci sont donc quelque part sauvés. Avec l'accord de la nièce de Rose Guignard qui les possédait alors, nous avons eu en plus l'autorisation de les reproduire. Chose qui n'était intervenue toutefois que par une série de petites brochures à tirage très limité et ne figurant guère que dans l'une ou l'autre de nos grandes bibliothèques.

Ce tirage confidentiel ne pouvait suffire à asseoir la réputation de celle qui restera la meilleure « romancière » de notre haut vallon. Son écriture est splendide, sa sensibilité impressionnante, autant quant à la matière humaine qu'à la nature l'environnant dont elle traite.

Cette femme, qui ne connut qu'une destinée modeste, institutrice au Sentier, née sauf erreur en 1885 et décédée vers 1960, habitante de Derrière-la-Côte, hameau qu'elle quittait au matin pour descendre à la capitale et qu'elle retrouvait à midi ou en fin d'après-midi, après qu'elle ait achevé ses classes, était une grande âme et digne d'un destin plus large. En fait d'écriture, elle eut pu aisément franchir les frontières de notre Vallée et donner des textes pouvant conquérir un public plus large.

Elle s'en tint à son petit vallon. Et peut-être après tout, n'est-ce pas à regretter, puisqu'ainsi elle n'alla pas se perdre en des généralités qui ne trouveraient peut-être plus leur public aujourd'hui, mais resta ici à explorer dans sa quintessence tout comme dans ses moindres détails, un univers familier et modeste. Sa foi profonde ne l'empêche pas d'avoir une vue large de l'univers. Elle aurait pu se perdre dans une bigoterie étroite et réductrice. Cela ne fut pas. Et c'est tout plaisir de la découvrir ainsi attachée à d'autres valeurs qu'à celle de sa religion, à l'époque professée par ce que l'on appelait l'Eglise libre et dont le centre était la Chapelle de Chez-le-Maître. Elle s'y rendait avec plaisir, traversant, quand c'était la belle saison, avec un ravissement sans bornes les sagnes de son vallon, franchissant la côte pour déboucher enfin sur le vallon principal où elle voyait

en son fond couler, capricieuse et nonchalante l'Orbe, s'en allant son petit bonhomme de chemin, sans négliger de donner en son passage lent et sinueux, une beauté confondante aux lieux qu'elle traversait.

Souvenirs d'enfance. Là aussi, quel texte magnifique. Il y a entre cette mère et cette fille qui n'aura pas su, à la suite du décès de son amoureux, reprendre véritablement pied avec une vie sentimentale personnelle, une tendresse profonde et véritablement impressionnante. Est-ce parfois obligé, fictif, embelli, ou réellement les liens qui attachaient cette mère à sa fille, et vice-versa, furent-ils tels qu'ils sont décrits, ou que l'on peut ressentir à la lecture de ces pages magnifiques ? Qui le saura.

C'est aussi, un retour sur la vie d'antan dans ce qu'elle a de plus attachant. Mais alors gommons ses difficultés, gommons aussi l'étroitesse d'esprit que parfois l'on savait manifester, et surtout des coutumes sociales peut-être trop rigides, avec un mode de penser qui se doit d'appartenir à tout le monde et avec lequel il ne faut pas chercher la plus grande indépendance.

Souvenirs d'enfance est un texte sublime qui ne peut que nous faire regretter tous ces autres que Rose Guignard n'aura jamais écrit, même pas consciente peut-être qu'elle avait un don, qu'elle était capable d'enchanter, et surtout de nous obliger à la suivre dans le labyrinthe d'une vie personnelle et presque intime avec une facilité déconcertante.

Rose Guignard... C'est nous !

Les Charbonnières, en mars 2011 :

A Yvonne, ma tendre et chère

Prologue

Le petits pays

Petit pays de ma naissance, de mon heureuse enfance, c'est à toi que je reviens.

Quand mon regard découvre tes maisons éparses dans ce haut vallon, une paix mystérieuse descend en moi. Entre mon cœur et ma terre natale s'établit une harmonie secrète, indéfinissable. Est-ce un visage aimé qui me sourit ? Des bras se tendent-ils pour me recevoir ? Rien de précis, rien que je puisse expliquer d'une manière claire et concrète. Tout est là et il n'y a personne. Aucun des chers disparus pour m'accueillir d'une voix cordiale. Mais c'est ma terre que je foule, c'est ma montagne, c'est mes sapins, c'est ma maison, c'est mon chemin qui monte.

En parlant de la patrie, Henri Warnery écrit ces vers :

*C'est toujours la plus adorée.
Celle où l'on revient pour mourir.*

J'aurai bientôt soixante ans. Mais dans ma petite patrie, je n'ai point d'âge. Ici, dans ce chemin, vraie charrière rocailleuse avant qu'on ne l'ait transformé en belle route carrossable, j'ai 5 ans. Je regarde un chat gris, noir et blanc, assis sur une pierre au milieu du chemin. C'est la grosse Miane, « la dosse miane ». Je tâche de la saisir, mais elle s'enfuit, et j'arrive au haut de la pente où un parfum m'accueille. Les corbeilles d'argent de grand'my sont en fleurs. C'est bientôt ma fête. Elle m'en fera une couronne qu'elle posera sur ma tête en disant : « Tu es la Rose¹ de mai ».

Ici, sur ce petit banc, j'ai 20 ans et je suis triste. Je suis triste, parce que l'ami auquel j'ai donné mon cœur n'est pas encore venu à moi.

Mais là, en face de l'établi, mon cœur palpite d'une joie débordante. Bien cachée sous mon corsage, il y a la première lettre de l'aimé. L'enveloppe est bleue, l'adresse est élégante. C'est bien mon nom, écrit là en toutes lettres ? Mais non, je rêve, ce n'est pas possible. Je tâte le papier déjà froissé : la preuve irréfutable !

Une autre image : c'est une silhouette masculine montant rapidement les escaliers de pierre qui conduisent à la maison. C'est mon pasteur. Il est coiffé d'un chapeau de paille orné d'un ruban. Il est vêtu de noir. Noirs aussi sont ses

¹ Nous commençons ici une entorse au texte original. Pour se détacher personnellement de son œuvre, Rose Guignard a remplacé son prénom par Reine. Nous préférons, par souci d'authenticité, lui remettre ici son vrai prénom de Rose, abandonnant Reine à son destin...

yeux profonds, inquisiteurs. Noire est sa barbe. Il a une voix douce et persuasive. Il vient pour ma leçon d'allemand qui se termine en général par un petit examen de conscience où le cœur a sa part. Doux entretiens de l'éducateur heureux d'éduquer sa jeune élève à l'aube de la vie du cœur.

Elle a commencé, cette vie, elle s'est développée au cours de 5 années faites de bonheur et d'angoisse. Puis tout s'est éteint. J'erre seule, vêtue de noir, dans les sentiers parcourus à deux.

C'est l'hiver. Je rentre d'une fatigante journée d'école, ma serviette lourdement chargée sous le bras. Je passe entre deux hautes murailles de neige qui se dressent de la laiterie à la maison. Ma mère se tient sur le seuil de la porte, le balai à la main.

- Pauvre petite, dit-elle, comme tu es mouillée.

Elle m'enlève mon manteau brun, lourd, enneigé, elle le secoue vivement, elle le fixe avec des pinces au fourneau garni de la chambre d'en haut. Harassée, je m'étends sur le divan et j'écoute les douces paroles de tendre sympathie pendant que mon goûter mijote sur le fourneau.

.....

Dimanche de mai où se perçoit la senteur du daphné ; dimanche de juin où flotte le parfum des fougères et des géraniums des bois, vous vous êtes introduits comme des voleurs dans ce château fermé depuis cent ans ! Ah ! pourquoi la Belle s'est-elle réveillée, oui, pourquoi ?

.....

Images qui apparaissent et disparaissent au hasard des circonstances et des jours, vous êtes ce qui reste de mon passé et s'en ira avec moi. – Pour quelle raison alors ai-je besoin de les faire revivre ?

I

Première enfance

Il y avait une fois une petite fille qui vivait avec son papa, sa maman, sa grande sœur et ses poupées dans une jolie maison.

La chambre où elle se tenait d'ordinaire était petite et chaude, sauf le matin, après que la longue nuit d'hiver en avait refroidi l'atmosphère. C'est alors que maman entra, portant une charge de bois et de daizons qu'elle venait de casser sur son genou. Elle en garnissait le foyer, y mettait l'allumette et le feu pétillait avec joie. Au bout d'un long moment, il faisait bon ; de nouveau on était bien. C'était un gros fourneau rond, garni d'une grille à sa partie supérieure. La bonne chaleur s'y échappait, et papa tendait ses mains glacées par la bise. Car, en dépit

des doubles fenêtres bien closes, elle pénétrait perfidement sur l'établi de l'horloger longtemps immobile et raidissait ses doigts. Ces jours de bise étaient néanmoins un grand bonheur pour la petite fille à qui ces clameurs menaçantes rendaient plus douce encore la sécurité de la maison. Elle l'aimait surtout le soir, lorsque pelotonnée dans son petit lit bien chaud, elle l'écoutait monter à l'assaut des murailles. Cela débutait par un long hurlement, puis la bête furieuse se déchaînait, haletait, bondissait, sifflait. Mais le cœur de l'enfant n'en était nullement ébranlé, bien au contraire. Elle jouissait de cette sauvage poussée contre un ennemi invincible. La maison paternelle était le lieu du monde où il n'y avait rien à craindre.

La bise pouvait durer trois jours, parfois six et parfois neuf . Le matin de ces jours d'hiver où la maison était pénétrée et glacée, il y avait un mauvais moment au sortir du lit. Il fallait descendre en courant les escaliers, traverser le corridor où la neige avait été amoncelée en un petit tas de poudre fine et bondir dans le cabinet hospitalier tout rempli de la bonne odeur du café. Là, on retrouvait les vêtements restés près du fourneau et, tout en s'habillant avec une sage lenteur, on regardait les vitres blanchies à travers lesquelles on distinguait mal dans l'uniformité du paysage les arbres agités par la tempête et quelque rare passant.

Après le déjeuner, la petite voulait « braver la bise ». Elle ouvrait la porte d'entrée, se risquait sur le perron et tendait héroïquement ses bras à cette furie déchaînée qui la saisissait à la gorge et la suffoquait. Alors, joyeuse et colorée, elle rentrait avec bonheur dans la chaleur douillette et la paix de son petit paradis.

La « grande » était partie pour l'école, papa à son établi. La petite était toute seule avec maman et ses poupées. Elle aurait voulu jouer sans cesse, mais il y avait cet ennuyeux bas jaune, premier exercice de tricot que maman lui mettait dans les mains aussitôt le ménage en ordre. Elle s'asseyait alors sur un petit banc très bas à côté de maman, plantait la fine aiguille d'acier dans la première maille et tirait maladroitement le fil. Bon ! voilà la maille qui s'écoule. La seconde ira mieux, Même désastre ! Au bout de peu d'instant, tout était en piteux état et maman devait remettre les mailles en place en exigeant plus d'attention. Il fallait faire ainsi 5 aiguilles au minimum. Tâche écrasante ! Seulement deux, maman ! Mais la mère était ferme et ne cédait vraiment que lorsque sa patience était à bout. Ayant eu un jour l'imprudence de parler d'un certain coton vigogne plus facile à travailler parce que moins raide et moins fin, et qu'on vendait dans la boutique du hameau, la petite s'empara de cette idée et se mit à réclamer avec insistance ce merveilleux coton. Il la délivrerait à jamais de l'affreux bas jaune en lui rendant le travail joyeux et facile.

- Ne viole pas, disait maman !

Est-ce la magie du coton vigogne ou la fillette devint-elle plus raisonnable et moins malhabile ? Le fait est que le tricot cessa peu à peu d'être un objet d'horreur.

Après le travail, Rose pouvait jouer avec ses poupées ou sortir si le chemin était praticable. Elle préférait le plus monter chez Lucien.

II

Tante et Lucien

C'était un vieil horloger habitant l'étage avec sa femme. Ménage sans enfants. Comme papa, il était assis devant son établi, avec cette différence qu'il avait la pipe à la bouche. La chambre soigneusement tenue sentait le tabac ainsi que les résédas placés sur la tablette de la fenêtre. Sur le poêle de fonte se trouvait un petit tas de bûchettes finement taillées au couteau. Rose aurait aimé les prendre pour jouer, mais on ne le lui permettait pas. Au bout d'un moment, Lucien, qui était très économe, se levait, s'emparait d'une de ces bûchettes de sapin, la présentait à la flamme, la plaçait sur sa pipe puis la jetait dans le foyer. Il aspirait alors avec délices deux ou trois bouffées dont le parfum se répandait dans la chambre et reprenait sa place à l'établi. Il faisait des cadratures. Près de lui était sa commode d'horloger dont Rose avait la permission de tirer les tiroirs l'un après l'autre. Dans un de ces tiroirs, il y avait la « crussille », mise ainsi hors de la portée de sa grande sœur qui ne se gênait pas pour y prendre à l'occasion quelques sous, à la grande indignation de Rose. La crussille était une petite boîte cylindrique en fer blanc ornée de dessins bleus et verts et qui avait du contenir primitivement de la chicorée. Le couvercle était muni d'une fente sur toute la longueur du diamètre et Rose aimait à y glisser les petites pièces qu'on lui donnait parfois, surtout les grosses pièces françaises de 10 centimes qui faisaient beaucoup de bruit en tombant.

Tante, la femme de Lucien, allait et venait de la chambre à la cuisine. Au bout d'un moment, Rose la suivait partout, dans la chambre à coucher au grand lit garni de rideaux jaunes et bruns, dans le salon dont le mobilier recouvert d'étoffe rose ravissait la petite. Il y avait aussi une étagère où tante cultivait entr'autres des violliers ou giroflées qui embaumaient. N'ayant pas d'enfants, elle se donnait avec amour à ces plantes qui prospéraient entre ses mains ; elle en parlait avec orgueil et faisait don d'une bouture à maman. Tante, qui était curieuse, se mettait très souvent à la fenêtre pour épier le moindre signe de vie sur la route peu fréquentée. Au passage de quelqu'un, homme ou bête, elle interpellait Lucien :

- As-tu vu ce cheva (elle ne prononçait pas la dernière lettre) ? Il a trois pieds noirs et un blanc.

Quand elle allait à la fontaine, oubliant fréquemment un des objets qu'il lui fallait pour la lessive, elle criait par la fenêtre ouverte :

- Lucien, apporte-moi la rezette et mon tablé qu'est pendu en un clou au collidô !

La pauvre femme avait peu d'instruction et son orthographe était aussi fantaisiste que son langage. Par contre elle avait du bon sens, aimait à donner des conseils. Elle était passablement commère et racontait à maman d'un air mystérieux maintes histoires déjà déformées et qu'il fallait garder entre quatre z'yeux. Elle était très attachée aux deux enfants de ses propriétaires et leur donnait volontiers une friandise. Ses deux sœurs, Zélie et Louise, qui habitaient sur le Crêt, et son frère Henri, vieux célibataire très au courant des nouvelles, tenaient une grande place dans sa vie.

- Je le sais de source sûre, disait-elle à maman, c'est mon frère qui me l'a dit !

Ces renseignements qu'elle rapportait avec volupté, se donnaient généralement au crépuscule, moment où les vaches descendaient à la fontaine. Tante, ne pouvant les observer de sa fenêtre, venait frapper à la porte du cabinet, son tricot à la main.

- A-t-on déjà « acrevé », demandait-elle.

Et de son petit œil curieux elle suivait les allures désordonnées des vaches, la queue en l'air. Il y en avait pour un bon moment à raconter dans ce « no vai ion » qu'on ne craignait pas de prolonger pour économiser le pétrole.

Tante et Lucien faisaient ainsi partie de la famille. Ensemble on était abonné au Nouvelliste Vaudois qu'on portait ensuite sur le Crêt. Les trois « moussettes », nièces de tante et Lucien, le rapportaient à tour de rôle. On les nommait ainsi à cause de leur ressemblance évidente avec ce petit rongeur des champs. Elles avaient comme lui le museau pointu et de petits yeux brillants et fureteurs. Rose entraînait chez tante comme chez elle et ne fatiguait jamais les deux vieux, sauf une seule fois où Lucien, probablement très énervé par son travail, lui dit d'une voix impatiente :

- A présent, Rose, va-t-en !

III

Ambiance

Le plus souvent c'était la cloche des repas qui l'obligeait à descendre. Maman agitait énergiquement cette clochette de vache au bas des escaliers. On entendait alors un remue-ménage en haut. C'est papa qui se levait, ôtait sa loupe, se frottait les yeux et arrivait à la cuisine où il passait son doigt sur la joue de sa petite fille déjà assise à table.

- As-tu été sage, disait-il ?

En ce moment il fallait manger la soupe et cela n'allait pas tout seul. Les repas où la bonne harmonie aurait dû régner, étaient parfois très orageux. Papa était fatigué, préoccupé par son travail et les soucis de la maison. Maman, qui aimait la conversation, lançait un mot piquant, ce qui mettait le feu aux poudres suivant les cas. Marguerite, la grande sœur, avait eu une arrivée tardive. Insouciant de l'heure, elle entraînait en classe quand les leçons étaient

commencées. Un jour, papa reçut une lettre du directeur, ce qui le mit dans une terrible colère. La sévérité du père impressionnait Rose et, quoiqu'il fut pour elle d'une indulgence particulière et que sa voix se fit douce en lui parlant, elle le craignait un peu et n'osait pas se livrer avec lui à l'expansion et aux caresses. Près de maman souriante et gaie, c'était tout différent. Et puis, c'était maman !

Un jour, à table, Rose était alors toute petite sur les genoux de maman, celle-ci lui demanda :

- Comment aimes-tu maman ?
- Comme le ciel bleu, dit Rose toute joyeuse.
- Et papa, comment l'aimes-tu ?
- Comme le ciel gris, répondit-elle, pleine de conviction et sans malice.

Et toute la table de rire, alors que papa semblait faire bonne mine à mauvais jeu.

Et pourtant quelle profonde tendresse il lui montrait sans beaucoup de paroles ! Pour elle, le bouquet de fraises attaché sur la fascine qu'il traînait derrière lui, avant de reprendre son travail de l'après-midi. Pour elle, la plaque de chocolat en réserve dans l'armoire de l'horloger. Et ce certain dimanche soir où maman les avait laissés seuls !

- Lis-moi une histoire papa !
- Je ne peux pas lire, mie, mes yeux sont fatigués.
- Et la bible ? Lis-moi dans la bible !

Le père pouvait-il refuser cela à son enfant ? Aussitôt il prit la grosse bible de famille et lut une histoire après laquelle la petite regarda longuement une image de Jésus qui servait de signet. Cette soirée d'intimité avec son père, lui cédant en faveur du livre sacré, laissa en elle une trace ineffaçable.

Dès son berceau, elle fut entourée d'une atmosphère qui émanait des fortes traditions religieuses de sa famille paternelle, et surtout de grand'my.

Sa mère lui avait appris dès l'âge le plus tendre une prière qu'elle récitait fidèlement chaque soir. Oubliée ensuite, reléguée au fond de la mémoire avec d'autres souvenirs d'enfance, elle reparut beaucoup plus tard, aux heures inquiètes et troublées, comme un message de confiance et de sécurité. Elle était ainsi conçue :

*Ô bon Sauveur, toi qui vins sur la terre,
Vivre et mourir pour un humble pécheur,
Tu fus toujours paisible et débonnaire,
Toujours humble de cœur.*

*Ô bon Sauveur, qu'à toi je sois semblable,
Je voudrais tant avoir un cœur nouveau,
Je voudrais tant, mon Sauveur adorable,
Devenir ton agneau !*

IV

Grand'my

Grand'my demeurait dans la vieille maison sur le Crêt avec grand-papa. Au printemps, des tulipes rouges et jaunes que la petite fille trouvait magnifiques, fleurissaient dans le jardin situé au levant. En été un rosier chargé de roses parfumées garnissait le mur jusqu'au toit, près de la porte d'entrée. Devant la maison, il y avait une citerne destinée à recueillir l'eau du toit. Un jour, Marguerite qui jouait avec son cousin Edmond, eut le malheur d'y tomber. Aussitôt le garçon de se précipiter dans la maison en criant :

- Grand-mère, grand-mère, Marguerite est tombée dans le puits !

L'eau étant peu profonde, il fut facile d'en retirer l'enfant qui n'eut d'autres désagréments que des vêtements mouillés et celui d'avoir mis toute la maison en émoi.

On trouvait toujours grand'my à la cuisine où le regard se perdait dans les profondeurs de la vaste cheminée. Des hirondelles enraient et sortaient par le haut, portant la becquée à leurs petits. Grand'my accueillait toujours sa petite-fille avec les accents de la plus chaleureuse tendresse. Elle la prenait par la main, lui montrait tout ce qui pouvait l'intéresser à la grange, à l'écurie, au néveau. Elle lui préparait une petite dînette faite de noix pilées avec du sucre. Pour cela elle ouvrait un placard d'où s'échappait le parfum des plantes récoltées et conservées dans des cornets de papier. Elle se servait d'un vieux pilon cassé pour préparer son petit festin. Parfois même elle jouait avec l'enfant au « pelletot ».

Ensuite elle s'asseyait dans son grand fauteuil et commençait à raconter en détail les histoires de la bible ou quelque récit captivant du « Bon Messager » ou de l'Almanach des Bons Conseils.

Grand'my était très grande et passablement voûtée. Ses cheveux fins, d'un châtain clair, étaient partagés en deux bandeaux par une raie au milieu du front. Ses yeux bleus restés très jeunes et vivants animaient son visage sillonné de nombreuses rides. Elle avait perdu presque toutes ses dents, ce qui faisait avancer son menton. Elle marchait péniblement, ayant eu la hanche déboîtée. Ses vieilles mains étaient osseuses. Grand'my paraissait à première vue très âgée, mais au bout de quelques instants, on ne s'en apercevait plus tant on était gagné par cette vitalité débordante, cet enthousiasme qu'elle cherchait à faire partager. Pour sa petite-fille, elle était la plus exquise des compagnes. Un accord mystérieux, dont la clef était l'amour, existait entre elle et l'enfant de son fils.

Grand'my descendait en droite ligne d'une de ces nombreuses familles de colons qui défrichèrent la Vallée². La généalogie de cette famille, solidement établie en 1910, fut dédiée à son père, David-Joseph, grand vieillard austère et pieux, digne continuateur des anciens religionnaires qui avaient proclamé leur foi dans le canton de Vaud.

David-Joseph habitait la maison du Crêt. Il était agriculteur, fabricant fustier et donna, à quatre-vingt-douze ans, sa démission d'inspecteur forestier. Sa femme, Anne-Sophie, fille de Charles-Abel, fondateur de la secte des dissidents, était toute petite. Chaque dimanche, sans exception, le couple se rendait à l'assemblée à ¾ d'heure de la maison, la petite vieille coiffée d'une cape noire et le grand vieillard s'appuyant sur son bâton noueux.

Grand'my s'appelait Marianne, nom qu'elle n'aimait pas du tout.

- Peut-on nommer un enfant Marianne, disait-elle avec dépit !

Elle faisait partie d'une famille de six enfant : David-Ami qui devint syndic du Chenit, bien connu pour sa piété assez étroite, sa rigidité et son entêtement ; Charles qui habitait chez les Aubert ; Henri, Auguste et Sophie qui s'établirent à l'Auberson et fut l'aïeule d'une nombreuse famille Martin.

Marianne, née en 1822, avait un peu plus de 20 ans lorsque la révolution religieuse dont sortit l'Eglise libre éclata dans le canton de Vaud. Marianne, qui avait épousé Henri fils de Timothée, s'y rattacha avec son mari dès sa fondation.

Pendant de nombreuses années, les séparatistes eurent de nombreuses vexations à subir, plus pénibles peut-être en un sens que de véritables persécutions.

Marianne s'attacha d'autant plus à son église et s'y donna corps et âme. Les principes de cette église étaient considérés par elle comme immuables et sacrés, la Vérité même. Sa foi robuste et vivante la soutenait dans toutes les circonstances de sa vie qui fut difficile, douloureuse et agitée. Grand-père était un homme léger, égoïste et dur. Sa femme et les enfants eurent beaucoup à souffrir. Et malgré tant d'orages et la vieillesse attristée par les infirmités, grand'my atteignit l'âge vénérable de 91 ans.

Tant que grand'my fut assez vaillante, elle se rendait à la Chapelle, coiffée en été d'une capote légère qui recouvrait le sommet de la tête et vêtue d'une mantille de dentelles sur sa robe noire. Douée d'une forte voix, elle entraînait le chant que son fils Charles-Henri dirigeait face à l'assemblée. Sa petite-fille l'accompagnait souvent. Un peu plus grande, elle lui donnait le bras pour remonter la Côte. Il fallait aller très doucement et s'arrêter souvent, car grand'my devait respirer et se moucher. En ce temps là Rose était vêtue d'une petite mante à carreaux rouges bordés de vert et de bleu dont l'étoffe avait été donnée par tante Emilie.

Grand'my était très pauvre. Elle n'en arrivait pas moins à prélever sur son ordinaire maintes gâteries en cachette du grand-père. Elle faisait de la soupe

² C'était assurément une Aubert.

délicieuse aux légumes de son jardin, et Marguerite, qui était friande, arrivait toujours au moment propice pour y goûter.

Un des grands plaisirs de Rose était de s'installer chez grand'my pour y coucher lorsque papa et maman étaient invités à une soirée, ce qui arrivait rarement. Grand'my lui préparait un lit sur le canapé vert de la grande chambre et y mettait tout d'abord un matelas de feuillasses. Elle étendait dessus un drap grossier en toile de lin et une bonne couverture. Rose attendait avec impatience le moment d'aller au lit, car en s'étendant avec délices sur ce volumineux et léger matelas où elle s'enfonçait, elle faisait craquer les feuilles dont grand'my avait bourré le sac jusque dans les recoins. Et il y avait tant de choses qui l'intéressaient dans cette chambre. D'abord la vieille horloge au cadran gris, au tintement grêle. Elle était cachée dans la paroi, alors que celle de la chambre voisine était placée dans sa caisse de bois et qu'on pouvait suivre à travers la lentille de verre, le pendule jaune qui oscillait lentement. Avant de sonner, elle faisait entendre un déclic avertisseur, et les coups tombaient lourdement dans le silence. Rose aimait le son léger dans la chambre à coucher, et cette pendule ancienne fut transformée en « coucou » pendant quelques années par les soins d'un horloger habile. Quel ravissement pour la petite fille, quand la porte s'ouvrait et que l'oiseau mystérieux annonçait l'heure de son chant bref.

Il y avait aussi sur l'établi qui servait d'étagère une belle boîte à ouvrages renfermant toutes sortes de trésors. Au-dessus, la glace à cadre noir. Deux ours de pierre, venant directement de Berne, intéressaient l'enfant, mais l'un était cassé en partie. Quel dommage ! Une grande table ronde occupait le centre de la pièce. Dans un angle, le lit à rideaux verts. Et toutes sortes de petits placards mystérieux ! Rose se demandait ce qu'ils pouvaient contenir. Dans l'armoire à deux places se trouvaient les vêtements du dimanche, et sur un rayon, soigneusement pliés, les gants et les mouchoirs de grand'my. Le romarin et le jéropomme, plante curieuse qui répandait un parfum de fruits, ornaient les fenêtres.

Rose et sa sœur n'étaient pas les seules à jouir des largesses de grand'my. Les enfants éloignés, à Genève, à Palézieux, avaient dans son cœur une place de choix. Elle avait pour son fils cadet Albert une affection toute spéciale ; elle était heureuse et reconnaissante du bonheur de ce petit ménage établi depuis peu de temps à Palézieux. Par contre elle souffrait et se lamentait au sujet de tante Emilie qui avait une tâche au-dessus de ses forces au milieu de ses 7 enfants et de son mari, grand discoureur, esprit peu pratique. De bons petits gâteaux à la rhubarbe, une boucle de fraîche avec des choux-raves du pays, prenaient le chemin de Genève. Rose était dans la confidence et admirait l'adresse de grand'my emballant les gâteaux.

Lorsqu'une nouvelle petite fille naquit à Palézieux, grand'my, très exubérante, exprima avec transport sa grande joie. Par contre grand-papa était déçu.

- Je ne sais pas pourquoi mon fils Albert n'a pas eu un garçon, disait-il.

Il n'aimait pas la contrariété et exhalait son dépit à tout venant.

Grand'my, jugeant inutile de discuter de la chose, se mit en devoir de confectionner douze petites poupées avec des chiffons pour envoyer son présent de fée au bébé. Celle qui en était l'objet n'oublia jamais les douze petites « dondons » de grand'maman de la Vallée.

V

Les petites de Palézieux

Avec quelle hâte on attendait leur arrivée. Toute la maison était en émoi et grand'my préparait force gâteaux et bricelets. Enfin, un beau jour de juillet, on partait à leur rencontre au Rocheray, car le Pont-Brassus n'existait pas encore, et le trajet se faisait par le lac. Quelle émotion quand le majestueux « Caprice » (il paraissait si grand), se montrait enfin ! La passerelle est jetée. Voici oncle Albert en tête, avec son chapeau de paille, tante Emma, toujours vêtue de noir, et les deux petites en robe blanche, avec leurs longs et beaux cheveux châains, deux anges apparemment. De part et d'autre ce sont des rires, des baisers, des questions sans fin, et c'est ainsi qu'on s'achemine vers la chère vieille maison. Grand-papa est sur le seuil. Les petites se jettent dans ses bras. Et voilà grand'my. Quel enthousiasme, quel débordement de tendresse ! La table est déjà mise dans la grande chambre. La plus belle vaisselle, celle à fleurs grises, est sortie de l'armoire. Reine³ voudrait rester toujours, toujours là, à contempler Hélène et Julia, si bien élevées, si différentes de tous les enfants qu'elle connaît.

- Nous reviendrons demain, a dit maman qui ne veut pas être indiscrete.

- Oh ! demain, jour de joie sans fin, on se promènera, on jouera ensemble, on fera un feu au petit plan, on chantera tous les airs aimés : « Le monde est si beau, si beau, si beau ! » Et encore : « Je chanterai, Seigneur, tes œuvres magnifiques ».

Le soir il y aura la surprise. Voici le comble de la félicité : Hélène joue déjà du violon, Julia a commencé le piano. Cousine Elisabeth a invité tout le monde pour la circonstance, car il n'y a pas de piano dans la maison. On se rend donc au Piguet-Dessus, et Reine croît rêver quand elle voit la petite Julia assise très droite sur son tabouret et accompagnant sans fautes sa sœur Hélène qui tient le violon avec une charmante gaucherie. Puis elles chantent un petit cantique :

*Au-delà de ces monts, plus loin que ces nuées,
Il est un autre ciel, il est d'autres contrées.
C'est là que chaque jour
Un des nôtres s'en va...*

³ Reine n'est autre que Rose Guignard qui écrit à la troisième personne du singulier par souci de discrétion.

Tante Emma a son bon sourire, si profondément maternel. Oncle Albert, les sourcils froncés, est attentif à ce que tout se passe dans l'ordre et à ce qu'on ne dépasse pas l'heure prévue. Il a les yeux bleus très profondément enfoncés, l'expression soucieuse d'un homme qui lutte. Il a la voix douce et parfois son rire éclate soudain. Il est tendre et affectueux, mais inflexible. Aussi, dès que la petite collation est terminée, on rentre pour dormir. Les petites sur leur matelas de feuilles, les parents dans le grand lit à rideaux verts.

Quels beaux jours se passent ainsi et il faut, à grands regrets, songer à la séparation. De nouveau on prend le chemin du Rocheray, mais le cœur bien triste cette fois. Le « Caprice » est déjà amarré. Mais voici que, sur la passerelle, un coup de vent emporte le chapeau blanc d'oncle Albert. On se récrie, on fait des gestes vains pour saisir le naufragé qui flotte à la dérive, pendant que, corde déroulée, le « Caprice » n'en prend nul souci et lance son vigoureux sifflement. Le bateau s'éloigne. Oncle Albert, tête nue, fait des signes et les petites robes blanches disparaissent en laissant la perspective de toute une longue, interminable année entre elles et nous.

VI

A l'école

A 6 ans Rose prit le chemin de l'école, mais d'une façon intermittente, sous la conduite de la grande Marie Maréchaux. Ce n'est qu'à l'âge de 7 ans qu'elle fut inscrite sur « le rôle ». Cette première année fut douce. A la maison, il y avait la grande carte de géographie où elle apprenait à lire les noms, beaucoup mieux qu'à l'école, puis « Mon joli second livre », avec l'histoire de « Mademoiselle j'ordonne ». Cet avancement en lecture fit d'elle momentanément une petite savante. Deux ou trois ans plus tard, elle dut se rendre compte de sa grande ignorance. L'école lui parut bien souvent, le plus souvent même, le lieu où s'on ennue. Les murs étaient garnis d'images d'oiseaux noircis par les ans et la fumée. Quelques-uns, placés sous la cheminée, portaient de grandes traînées de suie liquide. Un de ces oiseaux, la chouette, était frappant. Son gros œil rond et triste fascinait l'enfant. Était-ce une figure humaine ou une figure d'oiseau ? Les règles de l'école figuraient en bonne place. Les plus récalcitrants devaient les copier plusieurs fois. Un tableau très suggestif attirait les écoliers pendant les récréations. « Prenez garde au feu ». C'était une succession de vignettes représentant deux enfants, garçon et fille, qui avaient joué avec des allumettes. La robe rose de la petite fille s'enflammait. La dernière vignette montrait les deux enfants carbonisés.

La maîtresse n'était pas sévère, aussi les plus grands élèves profitaient-ils largement de son indulgence. Quelques-uns étaient bergers en France pendant la belle saison. Ils rentraient avec une grande arrogance et prêts à la révolte. Au

milieu de ces enfants turbulents, Rose se sentait dépaycée. Son esprit s'évadait vers maman, le chat, les poupées, tout son petit paradis perdu.

Ce fut son premier apprentissage de la vie en société où, toute son existence, elle eut de la peine à s'intégrer. Vie scolaire, sociétés mondaines ou religieuses, groupements divers, présentèrent pour elle des difficultés fondamentales provenant de sa nature timide, repliée et différente, inexplicablement⁴. Le refuge qu'elle trouvait auprès de maman, elle le chercha plus tard dans la solitude, gardant au cœur une nostalgie profonde.

... Oh ! ces longues soirées du dimanche, chez Madame Anna, où chacun babillant à l'envi, Rose n'osait pas ouvrir la bouche ! S'il lui arrivait d'émettre un son, vite les regards se tournaient de son côté, d'une curiosité à la faire rentrer sous terre.

- Tiens, Rose à parlé, dit une fois Mme Anna, moitié moqueuse, moitié souriante.

Cruauté pour la malheureusement petite fille qui se glissa dans l'ombre, près du grand chat noir et blanc pelotonné sur un fauteuil.

VII

Marguerite

Totalement différente était sa sœur aînée aux beaux yeux bruns, aux cheveux noirs, au charmant sourire. Elle était vive, naturelle et gaie. Elle chantait de sa voix musicale et expressive, se mettait d'elle-même au piano. Que son jeu fut imparfait, elle ne s'en inquiétait guère et jouissait profondément de la musique. Elle avait l'oreille fine et sensible et retenait aisément tout ce qu'elle entendait. C'est elle qui animait ces soirées du dimanche que Rose détestait si cordialement. On lui disait :

- Marguerite, chante « Ninon ». Et elle chantait Ninon ou bien :

*D'abord le cœur sommeille.
Puis quand il a quinze ans
Ce cœur bat et s'éveille
Au retour du gai printemps.*

Autant Rose aimait la maison, autant sa sœur la fuyait et recherchait la société, les gens aimables et gais avec lesquels elle pouvait plaisanter et rire. Que de fois la « petite » dut aller chercher la « grande » installée depuis bien des heures chez Mme Meylan-Nicolet ! Et le soir, il y avait le cours de chant, le Chant-Sacré, l'antifeu, que sais-je encore. Papa n'aimait pas ces sorties

⁴ Excepté la Société des Ecoles du dimanche dont elle fit partie comme monitrice. Derrière la Côte de 1901 à 1908, où elle se sentait tout à fait à l'aise. Mme Emilie l'avait acceptée à 16 ans malgré sa jeunesse et sa tresse dans le dos.

fréquentes, il grondait souvent, et maman, très indulgente, s'efforçait d'aplanir, d'adoucir, de cacher, d'altérer la vérité.

Marguerite avait de la peine à se lever les matins. Les heures d'établi lui paraissaient si longues à côté de papa sévère et souvent courroucé. Maman ne pouvait comprendre cette sévérité, presque cette hostilité à l'égard de sa fille aînée et se demandait quelle en était la véritable cause, et pourquoi des actes dus à la légèreté et l'insouciance étaient considérés comme des crimes.

Marguerite avait des amies charmantes comme elle, Evelyne, Lili, les deux plus intimes.

Walti dut tenir une place de choix dans sa prime jeunesse. Le nom, le personnage, disparurent de l'horizon.

Un soir, Rose était déjà douchée, sa grand sœur vint se glisser près d'elle – il était déjà assez tard – dans le lit à rideaux blancs qu'elles partageaient d'habitude.

- Devine qui m'a raccompagnée ?

La petite énuméra les principaux adorateurs, mais sans succès.

- C'est Monsieur Giriens !

Quel émoi, quel trouble ! Depuis les examens de printemps, Monsieur Giriens était son régent. Elle avait quitté la petite école pour entrer dans cette grande classe si différente, dirigée par un homme qu'elle admirait et redoutait. Et c'était celui-là qui avait raccompagné sa sœur ! Sa nuit fut agitée et pleine de rêves. Une ère nouvelle commençait pour la petite écolière très quelconque qui devint un personnage important, un agent de liaison entre deux amoureux.

- Combien as-tu de frères, combien as-tu de sœurs, lui demandait le matin à la récréation Monsieur Giriens.

Toute rougissante elle répondait :

- Je n'ai pas de frères, je n'ai qu'une sœur.

La même question se répétant à l'ordinaire, l'écolière eut, tout à fait contre son habitude, l'audace de répondre un beau jour :

- Je n'ai pas de sœur, je n'ai qu'un petit frère.

Le régent rit alors de son bon rire sonore et dès lors la question devint celle-ci :

- Comment va ton petit frère ?

Le « petit frère » était l'objet d'une grande sollicitude et chaque jour une enveloppe beige pliée en un tout petit format était remise aux bons soins de Michel II – Michel étant le nom du facteur attitré !

Michel II s'acquittait avec importance de sa mission et se plaisait parfois à faire enrager la destinataire.

- Je n'ai rien aujourd'hui.

- Je te dis que tu as quelque chose, sors vite cette lettre !

Cela tournait au combat, à la tragédie, jusqu'au moment où maman, énervée, sortait de la cuisine, sa poche à la main :

- A présent, donne-lui cette lettre !

Enfin, la petite sortait de sa poche le document adressé à la bien-aimée en fines lettres serrées toutes pleines d'amour.

La réponse ne se faisait pas attendre, mais il fallait user de ruse pour ne pas attirer l'attention des élèves.

- Monsieur, voulez-vous me tailler mon crayon ?

Et sous l'abri bienfaisant du pupitre, une enveloppe blanche passait de la main de l'enfant dans la large main qui savait si bien donner des taloches, mais dont l'étreinte, soudain, se faisait douce et tendre.

Après deux années environ d'heureuses fiançailles, la noce eut lieu le 30 avril 1898.

Ce fut une magnifique journée. Dès le matin, les invités furent reçus dans la maison où un déjeuner de viandes froides, thé, vin, gâteaux, était servi. Les gamins du voisinage cernaient la maison, attendant leur part de bricelets. Lucien, tout joyeux, disait en patois en regardant du côté de Rose

- Y a enco poû oûne passaïe !

La seconde passée n'eut jamais lieu et le pauvre vieux mourut bien misérablement.

Marguerite, au milieu de tout ce monde, était remarquablement belle et sa petite sœur la contemplait, très impressionnée.

Les époux prirent place dans une berline, en face d'eux étaient les amis de noce : Lili et Grossen. Dans les breaks, toute la parenté et d'autres amis, papa, maman, oncle Mausser, Elise Giriens avec Valentin, Ida avec Edward Dupuis, grand-papa, grand-maman, Elisabeth avec Octave, et d'autres encore.

Puis trois petites-filles, Marie Giriens d'Etoy, puis la sœur de l'épouse et Adèle Guignard. Le mariage fut béni à l'Abbaye par Mr. Schumacher. Le repas du soir eut lieu chez Guignard-Vidoudez. Des discours se succédèrent. Oncle Mausser souhaita une kyrielle de Giriens. Papa chanta : « Fille des cieux, séduisantes espérance », de Schubert, de sa voix qui n'était pas très forte et sans accompagnement.

Les époux attendirent la poste de 5 heures pour le Pont d'où ils partirent pour le Tessin. Au moment de quitter sa fille, papa sortit tout l'argent qu'il avait dans sa poche et le lui mit entre les mains pour son voyage.

Il avait trouvé en Monsieur Giriens un fils respectueux et dévoué dont le caractère aimable et gai avait le don de le dérider tout à fait. Dès lors son attitude à l'égard de sa fille aînée changea complètement et les plus beaux dimanches étaient ceux où toute la famille se trouvait réunie.

VIII

Au collège

L'école continuait à avoir peu d'attraits pour Rose qui se trouvait dépassée par de bonnes élèves venant de la Trois du Sentier. Deux longues années chez

Mr. Leresche, puis, à l'âge de 13 ans, l'entrée au Collège où, pendant les 3 premiers mois, elle reçut les leçons du vénérable Mr. Bourgeois.

Plus forte, mieux préparée et mieux adaptée qu'à l'âge de 12 ans, elle commença à prendre goût à l'école. Certes, plusieurs branches la rebutaient. Elle réussissait dans d'autres, et malgré sa faiblesse en mathématique, se trouva définitivement à la tête de la classe. Ce fut un grand encouragement. Ces 3 années de collège furent de bonnes années, mais les vacances n'en étaient pas moins l'âge d'or.

Elle était en seconde quand elle fut invitée par son beau-frère à se rendre aux vendanges. Il fallait demander congé pour ce dernier jour d'école. Rose, très excitée, un soir, se mit en devoir d'écrire elle-même sa demande ainsi conçue :

*Je m'en vais aux vendanges
Quel plaisir, quelle chance !
J'en bénis la Providence.
Ne me mettez point d'absence
Pour samedi le trente.
Je vous en serai reconnaissante.*

Maman engagea vivement sa fillette à remettre cette demande qui, d'habitude, était écrite par les parents.

Rose, il va sans dire, n'osait le faire ; cependant, le cœur battant, elle se décida à mettre dans la boîte aux lettres des professeurs cette adresse si contraire au règlement. Ensuite, prise de fièvre, elle vécut dans l'attente du jugement dernier. Quel ne fut pas son ébahissement lorsque, dans la semaine qui suivit, elle put lire elle-même les termes imprimés sur la Feuille d'Avis avec cette mention :

Demande de congé peu banale d'une petite fille !

D'un cœur léger et rassuré, elle partit pour les vendanges.

Une autre fois, elle eut la fierté de voir sa composition imprimée dans ce même journal. Maman garda pieusement le petit papier ci-inclus :

DIVERS

La guerre

La guerre ! Ce mot ne peut être prononcé sans qu'il réveille en nous l'idée horrible de massacres, de milliers et milliers d'hommes tués, laissant leurs familles sans soutien derrière eux. Et pourtant, ils ont existé de tout temps, ces massacres. Les siècles ont passé, mais la soif de posséder davantage ne s'est point apaisée dans le cœur de l'homme, et pour cela il a fallu la guerre, la terrible guerre ! Combien ne serait-il pas plus naturel à une nation de rester en paix chez elle, et laisser ses voisines faire de même ! Au lieu de cela, il faut

pillier, ravager d'autres contrées, laisser des familles entières dans le deuil et la misère, pour la gloire d'avoir conquis un pays. La nation attaquée fait la guerre elle aussi, mais une guerre juste et légitime pour défendre ses frontières, ce qui est bien naturel.

La guerre au Transvaal est dans ce cas ; le petit peuple Boer était en paix chez lui ; point n'était besoin de venir l'attaquer.

Espérons que le XXème siècle dans lequel nous venons d'entrer amènera une ère de paix et qu'avec lui l'horrible chose dont je viens de parler, la guerre, sera à tout jamais bannie de l'humanité.

Composition d'une élève de 15 ans, faite en classe, dans l'espace de 50 minutes.

(Ecrit au crayon : 1900. Cette élève s'appelle Rose).

IX

Les poupées

Pendant toute son enfance, Rose adora les poupées. Chaque foire était l'occasion de demandes réitérées.

- Dis, maman, tu m'achèteras une poupée ?
- Mais tu en as déjà bien de trop !

C'était vrai. Pétronille, la plus vieille et la plus laide, la plus aimée aussi ; son mari le Graéri, un bonnet en poil de chat tendrement couché à côté d'elle. Jeanne-Emilie, à la tête noire brillante qui tomba un jour de sa poussette sur sa face rose en porcelaine et se brisa en mille morceaux. Une passante, aux cris perçant de la petite fille, fut émue et se promit en elle-même d'acheter pour elle une poupée incassable à la foire prochaine. Elle tint parole. Le samedi de la foire, on frappa à la porte du cabinet. Une femme grande, osseuse, à la voix très douce, entra, prit une chaise et dit ceci :

- Voilà. J'ai été peinée de voir le chagrin de la petite Rose et je lui apporte une nouvelle poupée.

En disant ces mots, elle déballa une tête de bois, à la figue peinte. La petite n'en croyait pas ses yeux. Jusque dans sa vieillesse elle garda dans sa mémoire les détails précis de cette scène. Il s'agissait ici de Mme Octavie.

Valentine était laide. Elle n'en fut pas moins tendrement aimée, à cause de sa touchante histoire.

Isabelle était une petite poupée à la robe rouge vif à points blancs. Elle portait un petit chapeau en l'air sur ses cheveux blonds.

Zila avait été rapportée d'une loterie à laquelle papa avait assisté et pris des billets. En rentrant, bien qu'il fut tard, il avait déposé la poupée dans le lit de Rose. Papa ne faisait pas de cadeaux ordinairement. Aussi sa petite fille fut-elle

très surprise et émue, et Zila eut une place de choix dans son cœur. Elle était incassable aussi, mais plus petite et plus jolie que Valentine et portait une robe rouge foncé et de petits souliers noirs.

Marcelle aux cheveux blonds filasse, aux yeux d'un bleu dur fut la dernière poupée, celle qu'on garde pour les occasions, les réceptions. Elle n'eut pas d'histoire et passa dans doute dans d'autres mains.

A côté de ces poupées principales, venaient d'innombrables petits poupons, entr'autres Robert, en pattes.

Rose passa de longues heures avec ses poupées, elle se relevait parfois la nuit pour les couvrir, elle leur faisait l'école. D'autres petites filles venaient jouer avec le beau lit à rideaux blancs fait par oncle Albert et le joli berceau.

X

L'école du dimanche

Une des autres joies de Rose était l'école du dimanche. Elle aimait chanter les cantiques, écouter les histoires, surtout celles de la Genèse : Abraham recevant la visite des anges, Isaac, Rebecca, Rachel. Les prières de Mademoiselle Anna étaient bien longues à la fin de l'école, et au moment où Rose éprouvait un besoin irrésistible de sortir. Une fois même une catastrophe se produisit et elle fit de vains efforts pour cacher le petit lac qui se produisait sous ses pieds.

Mademoiselle Emilie, sa monitrice, laissa en elle des traces, par sa simplicité, sa fidélité, sa naïveté même qui faisait son charme.

Rose, toute enfant, était déjà tourmentée dans sa conscience par ses péchés les plus visibles qui étaient des excès de colère ou de mauvaise humeur.

Grand'my, avec son enseignement religieux, Mademoiselle Emilie avec le sien, atteignaient l'âme de l'enfant et la préparaient doucement à celui du pasteur qui fut l'ami, le conseiller de sa jeunesse.

Mademoiselle Emilie mourut en 1915, regrettée et pleurée par les habitants du hameau. Une plaque commémorative fut placée sur sa maison, la vieille maison d'école.

Les poupées, les chats, la lecture que Rose aimait tant, grand'my, l'école du dimanche et l'amour de maman au centre de tout, firent de cette enfance, malgré quelques ombres, une enfance heureuse.

L'école même n'était plus un fardeau. En 1^{ère} classe, les bancs rigides et durs avaient fait place à des chaises où l'on devenait des personnages. Un maigre cours de littérature, une heure par semaine, avait ouvert à l'enfant des horizons nouveaux. En particulière le charme de Daudet avait opéré dans « La mort du petit dauphin » lu à haute voix par le professeur.

Rose n'avait aucune peine pour l'allemand et pour l'anglais. Elle y trouvait un très grand intérêt.

Un monde nouveau se révélait à elle. Un murmure vieux comme le monde effleurait son cœur, la captivant et l’effrayant par la puissance qu’elle ne faisait que pressentir.

L’enfant avait quinze ans.

.....

A seize ans, Rose porta pour la première fois, le jour de Pâques, une robe longue, couleur fraise écrasée, ce qui fit que Mr. Rambert, la voyant venir de loin, ne la reconnut pas.

F I N

Complément :

..... Première enfance

Il y avait une fois une petite fille qui vivait avec son papa, sa maman, sa grand-mère, et les pauvres sœurs une jolie maison.

La chambre où elle se tenait d'ordinaire était petite et chaude, sauf le matin, après que la longue nuit d'hiver en avait refroidi l'atmosphère. C'est alors que maman entrait porter une charge de bois et de charbon si elle venait de sortir sur son poney. Elle y paraitait le foyer, y mettait l'allumette et le feu pétillait avec joie. Au bout d'un long moment, il faisait bon, de nouveau on était bien. C'était un gros fourneau q. rond, garni d'une grille à la partie supérieure. La bonne chose s'y échappait, et papa y tendait des mains glacées par le froid. Car, en dépit des double-fenêtres bien closes, elle pénétrait perfidement sur l'étable de l'horloger longue immobile et plus raide était les doigts. Ces jours de l'été étaient renommés, un grand bonheur pour la petite fille à faire de nouvelles menues, rendant plus,

On prendra conscience par la reproduction d'une page du manuscrit original des Souvenirs d'enfance, que cette écriture n'est nullement celle d'une personne timorée, ainsi qu'elle se vit souvent, mais d'une femme parfaitement consciente de ses possibilités littéraires et intellectuelles. C'est une écriture ferme, rapide, presque autoritaire. Et pourtant le texte ne traduit rien vraiment de cette personnalité telle qu'elle apparaît. Nous sommes au royaume de l'enfance, de la douceur et de la réserve. Un monde enchanté en dépit de ses difficultés et de ses larmes.

Rose s'ouvre au monde pas à pas et, tout en le considérant avec une crainte certaine, apprend à l'aimer. Le côté fascinant de certains aspects de la vie humaine, monde de la culture notamment, lui offrira de grandes joies.

Rose Guignard

Œuvres complètes, volume deuxième

SOUVENIRS D'ENFANCE
Vers 1943



Editions Le Pèlerin